



Mon père, mon arbre, mon fils

Mon père travaillait dans des chantiers dans le Bas-du-Fleuve, et quand la neige pognait, fin-octobre, il partait pour le bois. Il revenait voir ma mère au printemps. C'était sa vie, c'était ça, son travail. Quand la famille a commencé à grossir, ma mère lui a dit : « Bon, là, ça suffit, tu vas rester avec nous autres icitte. Y a peut-être pas grand-chose à manger, mais tu vas le manger avec nous autres! »

Plus tard, il s'est remis à travailler sur un lot à bois qui appartenait à la famille d'Arthur Lepage. Quand j'ai commencé à travailler avec lui dans le bois, à 16-17 ans, c'est là que j'ai vraiment rencontré mon père. C'est là où il se sentait le mieux, il était à la bonne place, il était à sa place.

On avait des débardeuses et tout ce qu'il fallait pour travailler. Il m'a montré à bûcher. On s'est beaucoup engueulé parce que, moi aussi, j'avais une tête de cochon, j'avais l'arrogance de l'adolescence. Il disait qu'il m'emmenait avec lui parce qu'il voulait pas que je passe mes grands étés au village à rien faire. Moi, ça me faisait chier. Mais y avait beau dire ça, c'était pas pour moi qu'il le faisait. Il voulait m'apprendre à travailler, mais je pense qu'il voulait surtout continuer à travailler lui-même. Il avait 60 ans passés...

C'est en le côtoyant dans le bois que je l'ai connu le plus, à travers ces discussions où on parlait de la forêt, du bois, mais de son utilité, surtout. À quel point ç'a sauvé des vies, des ménages, des familles québécoises! Il n'avait pas de conscience environnementale, mais il avait une conscience de la gestion de la ressource. Pour la préserver pour plus tard. Ces moments-là, passés avec mon père, c'est des grands moments pour moi. Quand



j'ai commencé à lire les philosophes, j'avais l'impression que mon père m'avait déjà tout dit ça, dans ses mots...

Quand je suis arrivé à Montréal, je me suis ramassé à travers un paquet de *buildings*, ça manquait d'arbres, je trouvais ça *tough*... Et un moment donné, je me suis retrouvé au parc Valois, dans l'est. Ça n'allait pas très bien... les premières angoisses de la vingtaine. Et je me souviens très bien de m'être choisi un arbre que j'allais visiter régulièrement. Et après, y en a eu un autre dans le parc Maisonneuve.

Une petite talle de 4-5 épinettes, j'allais me coucher en dessous et je lisais. Mais surtout, j'avais vraiment besoin d'être couché là. Je sais pas trop pourquoi...

Et quand mon fils est venu au monde, c'était essentiel de lui trouver un coin de bois. J'ai fini par acheter un lot, creux dans le bois, sur le bord d'un lac. J'ai bâti un chalet. Et quand je me retrouve là, avec un paquet de mouches noires, ça me rappelle le petit gars que j'étais, qui était bien dans le bois, où il pouvait se cacher, vivre autre chose.

Quand je vais me promener dans le bois en raquette avec mon fils, moi, avec de la neige jusqu'aux genoux, pis lui jusqu'au cou, j'ai l'impression que ça va rester aussi en lui. Je l'ai rattaché à ça... au rapport poétique avec le bois, mais aussi au rapport utilitaire, en faisant des meubles, en s'en servant pour le chalet, pour le chauffage...

Une forêt, c'est pas juste une forêt. C'est aussi une façon de s'exprimer et de créer. Mais c'est aussi un lieu de vie, un espace protégé, mais qu'on doit soi-même protéger. Mon père avait une expression que j'aimais beaucoup, il disait : « Faut pas chier dans l'auge. Faut prendre soin de ce qui nous nourrit. » C'est mon père qui m'a appris ça, pis je souhaite l'avoir appris à mon fils pour que lui aussi puisse le transmettre à son tour.

Réal Bossé